

Premières rencontres des territoires CAUE du Jura

Jeudi 9 décembre 2021, Lons-le-Saunier

Proximité et ruralité.
Portraits croisés

« Je vous préviens, je suis fantasque ! Et parfois, je dis des bêtises... ». C'est par ces mots que Gisèle, 88 ans, nous accueille chez elle, à Sainte-Croix-en-Bresse.

Née en 1932 à Varennes-Saint-Sauveur au hameau de Bellanosiet, sa vie semble identique à celle de nombreuses Bressanes, si ce ne sont quelques particularités : orpheline de père à six ans à cause de la tuberculose malgré les séjours en « sana » à La Guiche, élevée au milieu de quatre frères, une maman battante qui travaille dans une ferme une fois veuve pour que ses enfants aient le nécessaire. « La misère, je l'ai connue, mais je n'ai jamais connu ni la faim, ni le manque d'amour. »



Elève à l'école du village et à celle du hameau de La Reine, Gisèle obtient son Certificat d'Etudes et se classe deuxième du canton, première fille : « Nous étions pauvres alors maman nous disait toujours que nous devons faire mieux que les autres... » Son CAP de couturière en poche, Gisèle Ferrier rencontre et épouse en 1952 un sainte-croyat, René Boulay, du village voisin. Elle s'installe avec lui chez ses beaux-parents, dans l'un des hameaux de Sainte-Croix-en-Bresse, avant d'emménager dans une ferme à proximité que le couple a commencé à retaper au début des années 1960. C'est donc dans cette maison, aux Egreffes, que Gisèle passera sa vie, travaillant à la ferme et à façon comme couturière, élevant ses deux fils Laurent et Thierry.

Au décès de René en 2010, Gisèle se retrouve seule dans cette grande maison où la vue s'étend jusqu'aux monts du Jura : « Je n'ai pas voulu faire de peine à mes enfants mais je ne voulais déjà plus y rester. »

Depuis le début de nos échanges, Gisèle va et vient, dans son fauteuil roulant, mais jamais elle ne parle de sa situation et le mot « handicap » est très rare dans sa bouche, au mieux parle-t-elle de « personnes comme moi ». Depuis près de cinquante ans, Gisèle souffre d'arthrose au niveau des genoux : après une opération réussie d'un genou en 2001, elle tombe, se casse la cheville, doit se faire réopérer mais la prothèse ne tient plus. Le second genou ne sera jamais opéré et Gisèle se retrouve à marcher avec une

canne, puis deux, avec un déambulateur à roulettes, avant d'être en fauteuil lorsque le 13 décembre 2013, à 22h, elle ne peut plus se lever d'une chaise : « Je savais que je commencerais l'année suivante en fauteuil roulant de toute façon. Au moins, maintenant je souffre moins. »

Seule chez elle, en fauteuil, Gisèle rencontre des difficultés dans sa maison bressane : « Rien n'était facile : les toilettes, la salle de bain... Je suis restée cinq à six ans sans pouvoir rentrer dans ma chambre ou sortir à l'extérieur jusqu'à ce que l'un de mes fils me fasse un pan incliné pour aller dans la cour. Sinon, je restais là, derrière ma fenêtre : je ne peux pas dire que cela m'en coûtait car je ne sais pas ce que c'est de m'ennuyer. Un jour, j'ai dit à ma belle-fille que je ne pouvais plus me voir dans cette baraque. J'ai compris pourquoi d'ailleurs : à cause de cette immense vue dégagée sur le Jura devant moi qui ne pouvais plus sortir de chez moi. »

La commune de Sainte-Croix-en-Bresse venant de se doter de logements de la Semcoda dans le quartier des Villerots, Gisèle demande à ce qu'on y emmène : « Je pensais que je repartirais à Varennes-Saint-Sauveur mais soixante ans d'une vie ça compte et je n'ai rien trouvé qui me plaisait là-bas. ». A l'occasion d'une guinguette, Gisèle évoque avec le maire de Sainte-Croix-en-Bresse son souhait de se rapprocher du bourg pour avoir plus de commodités : « Il m'a répondu qu'il aurait sans doute quelque chose de mieux pour moi, de plus adapté qu'aux Villerots, si je le voulais bien. C'est là qu'il m'a parlé de la cure. »

Propriété de la commune, l'ancien presbytère de la commune, bâti en 1770, entièrement en briques, au bourg, accueille cinq logements communaux depuis 1984. En 2016, la commune souhaite réhabiliter énergétiquement ce bâtiment et en profite pour adapter l'un des appartements du rez-de-chaussée aux personnes à mobilité réduite. « La cure, je la connaissais pour être venue une fois au deux voir le curé. J'aimais déjà beaucoup cette bâtisse et lorsque j'étais conseillère municipale, c'est notre équipe qui a aménagé ces logements », car Gisèle a été élue au village : « La première femme de l'arrondissement », annonce-t-elle fièrement.

Une trentaine d'années plus tard, en 2018, Gisèle emménage dans l'un des appartements municipaux dont elle a été à l'initiative : « Je me suis tout de suite sentie chez moi, dès le début des travaux car c'est moi qui ai tout choisi ici : j'étais en terrain conquis. » En effet, avant le début des travaux, la commune implique Gisèle quant au réaménagement de l'appartement. Elle crayonne sur les plans, échange avec les artisans qui viennent la voir afin que tout soit bien agencé et adapté à ses déplacements en fauteuil roulant. En parallèle, Gisèle et ses enfants vendent la maison aux Egreffes à un

jeune couple d'Alsaciens cherchant une maison avec du terrain pour s'installer comme pépiniéristes, générant ainsi la création d'une nouvelle activité sur la commune, « Atypique Flore ». « Quand je passe devant cette maison ou que je vais voir Julien qui l'a achetée, il ne se passe rien. Pour moi, elle est partie cette maison. J'y ai mes souvenirs mais c'est fini. Maintenant, j'ai mon petit cocon. Vous ne trouvez pas que l'on a l'impression d'être sur une île ici ? ».

Il est vrai que du palier de la cure, Gisèle semble dominer ce nouveau petit quartier qu'elle anime et à qui elle a donné une âme : « Là, je m'y plais. Je me fais l'effet d'être la concierge ici. » Concierge et fleuriste ! Depuis 2019, Gisèle fleurit les abords de la cure, pour l'égayer, alors qu'elle ne s'était jamais occupée du fleurissement de sa maison. Elle a commencé par mettre des jardinières sur ses rebords de fenêtres, puis sur celles de son voisin, devant l'Espace d'Artagnan qui jouxte le bâtiment, a planté des lavandes sur le pignon, des tomates à l'arrière, un arbre à papillons au pied de l'escalier... C'est elle qui choisit ses fleurs, à la jardinerie où ses enfants l'emmènent ou directement auprès de Julien : « Je lui ai commandé des hortensias que je planterai en fin d'année. » Elle les arrose également, avec une bouteille d'eau, depuis son fauteuil.

Gisèle nous l'a dit, elle ne connaît pas l'ennui et ses journées sont bien occupées. Elle joue au triomino, au scrabble, fait des jeux de lettres, lit, regarde des documentaires à la télévision, a des visites et « s'amuse » comme elle dit en confectionnant des masques en tissu. Alertée par ses auxiliaires de vie du manque de matériel dont elles disposaient durant le confinement, Gisèle s'est procurée du tissu qu'elle a fait couper à ses proches et a confectionné plus de six-cent masques ainsi que des sur-blouses et des charlottes, faisant la une du Journal de Saône-et-Loire.

Tous les matins, elle est levée tôt par Sara, la gérante de « Fleur de vie », qui la douche et l'habille. Ensuite, viennent les infirmières qui s'enquière de son état de santé et mettent en place les quatre mètres de bandages dont elle a besoin autour des jambes, ne pouvant supporter des bas de contention. Puis, il y a le passage du facteur, la livraison de ses repas trois fois par semaine, la femme de ménage, une fois par semaine et le coucher le soir par les infirmières. « C'est à cause de mes jambes que tout va mal », dit Gisèle mais elle est consciente que les soins qui lui sont procurés associés à son emménagement à la cure influent sur son état de santé physique et mental. Consciente également d'être un peu privilégiée et, toujours battante, Gisèle apporte un œil critique sur son quotidien et sur les aménagements communaux afin d'aider les personnes souffrant de handicap ou ayant du mal à se déplacer : « Je sais ce qu'il faut pour les handicapés. J'aurais beaucoup, beaucoup d'idées », confie-t-elle.

« Mais comment faites-vous pour prévenir la municipalité de vos besoins et échanger avec les élus et les agents sur vos réflexions ?

- Ben, j'en parle au maire : je le vois assez souvent ! »

Le maire, justement, nous attend dans sa mairie, construite en 2016 : « L'ancienne, juste à côté, n'était plus aux normes et située à l'étage de l'école maternelle : les habitants arrivaient essoufflés et étaient obligés de s'asseoir avant d'évoquer l'objet de leur venue. » Elu en 2014, **Joël Culas** est un ancien ingénieur des Travaux Publics de l'Etat, ayant officié dans divers départements au sein de la DDE puis de la DDT. Au fil des années, il a perçu les changements de politiques et de mentalités : « Lorsque j'ai débuté, on bétonnait, on créait de grosses infrastructures. Peu à peu, la prise en compte de l'humain, de l'environnement, des usages a pris une place plus importante, et c'est tant mieux. »

Après son élection en tant que maire, Joël Culas et son équipe ont réalisé un diagnostic de la commune afin d'en connaître les points forts et les points faibles et d'élaborer un plan d'action. Parmi les éléments relevés, il s'est avéré que cinq des sept logements locatifs communaux étaient à revoir, aucun gros travaux n'ayant été programmés depuis 1984. « Ces logements étaient énergivores, avec des problèmes d'isolation. Nous nous sommes donc penchés sur la réhabilitation énergétique de la cure, d'autant que nous étions engagés dans l'opération TEPCV, Territoires à énergie positive pour la croissance verte. ». Ayant baigné dans ces programmes durant sa carrière et encore en activité lors de son élection, Monsieur le Maire a saisi l'opportunité de demander des aides pour



qu'une opération complète de réhabilitation de l'édifice ait lieu : « Je suis monté à Paris avec d'autres élus du territoire qui avaient également intégré le dispositif pour signer la convention avec la Ministre : c'était une fierté pour un maire d'une commune comme Sainte-Croix-en-Bresse. » De retour avec un chèque, les travaux ont débuté dans les cinq logements dont les deux du rez-de-chaussée étaient vacants, celui où vit Gisèle et un second qui a accueilli, une fois rénové, un jeune de 16 ans en apprentissage sur la

commune : « Il est toujours là car il a été embauché depuis. Nous n'avons quasiment plus de turnover dans nos logements désormais : les locataires doivent se sentir bien dans notre commune. »

La suite vous la connaissez : « Gisèle ayant accepté ma proposition d'intégrer l'un de ces logements une fois réhabilités, je suis allée la voir avec les plans : elle a mis ses lunettes, pris un crayon et a travaillé sur le dossier, apportant quelques modifications ou ajustements aux propositions de l'architecte en matière d'aménagements pratiques. » Pour Joël Culas, cette réalisation est une véritable réussite humaine : « Cela lui a changé la vie : elle revit socialement mais ce n'est pas toujours facile pour les personnes d'un certain âge de quitter le domicile où elles ont vécu toute leur vie pour un logement plus adapté. »

Dans le cadre de TEPCV, la municipalité a également acquis un véhicule électrique pour les agents communaux et créé un chemin piétonnier sécurisé reliant le bourg à un verger situé à 300 mètres. « Sans TEPCV, nous aurions quand même entrepris ces aménagements mais les travaux auraient sans doute été engagés moins rapidement, amputant plus le budget communal puisque, pour la cure, nous avons reçu une aide de 80% pour un coût de 82 000 € hors taxes ».

D'autres travaux d'envergure ont eu lieu durant la mandature précédente dont le réaménagement complet du bourg : création d'une zone 30, réorganisation du stationnement, intégration des déplacements en mode doux. « Gisèle a apporté également son regard sur ce point-là et sur l'accessibilité. ». Dans le bourg toujours, les berges du Solnan ont été sécurisées : la police de l'eau a suggéré la pose de caissons végétalisés permettant d'allier l'utile à l'agréable. Le parking à proximité a été entièrement repensé et accueille désormais une aire de service avec bornes de vidanges pour les camping-cars en accès libre, un verger conservatoire planté par les Croqueurs de Pommes et des élèves du lycée professionnel de Louhans, des panneaux d'informations touristiques et patrimoniales, des tables de pique-nique et des sanitaires autonettoyants. Suite à la construction de la nouvelle mairie, l'ancienne a été transformée en logement locatif. Dans un autre domaine, l'église a également fait l'objet de travaux extérieurs (reprise des fondations) et intérieurs (peinture, éclairage, remplacement du chauffage, retour d'éléments du mobilier) : « Tout cela s'est fait en accord avec l'Architecte des Bâtiments de France même si l'église n'est pas classée. ». Enfin, un lotissement destiné à huit lots à bâtir a été aménagé à proximité immédiate du bourg et des commerces : il intègre une zone humide, des chemins empierrés, des haies...

Pour chaque projet mené, l'équipe municipale part d'un constat et d'un besoin, établit un diagnostic puis se pose la question de la faisabilité : « A-t-on les moyens humains et financiers de bien faire les choses ? Lorsque le conseil municipal me suit dans ma démarche, nous engageons des réflexions poussées, demandons conseils aux professionnels et institutions, mettons en place un programme », explique Monsieur le Maire avant de reprendre : « Mon idée personnelle, c'est de faire bien, pour ne pas dire mieux qu'ailleurs pour que la population locale et de passage s'aperçoive qu'il y a un petit truc en plus, lié au patrimoine, à l'architecture, aux aménagements, aux espaces naturels... » C'est pourquoi les sanitaires n'ont pas été aménagés dans un édicule lambda : non, ils ont pris place dans un petit bâtiment à l'architecture bressane, réalisé par des professionnels connaissant la technique des pans de bois, recouvert de tuiles de récupération. « C'était une volonté, même si cela coûte un peu plus cher. Tout ceci fait partie de l'image de la commune : cela a aussi un impact sur la vie quotidienne des habitants qui apprécient les nouveaux aménagements. Je crois également au fait que ces réalisations permettent de souder les citoyens par rapport à leur commune, de se démarquer un peu des autres et de poursuivre la valorisation de notre environnement. »

A Sainte-Croix-en-Bresse, le cadre de vie est effectivement agréable : un bourg passant formé d'une artère principale bordée de maisons, de la boucherie, de l'épicerie, de l'Auberge des mousquetaires (un clin d'œil à celle qui fut dame de Sainte-Croix et repose sous les dalles de l'église, Anne-Charlotte de Chanlecy, épouse du célèbre d'Artagnan), de la mairie, de l'agence postale communale prochainement labellisée Maison France Service, de l'église, du moulin toujours en activité... Dans les hameaux, l'habitat est dispersé, plutôt traditionnel ; haies, bois, pâtures, cultures, cours d'eau, mares se succèdent et offrent une invitation à la promenade pour les 650 habitants de la commune. Un riche tissu associatif anime le village qui s'enorgueillit de posséder quelques pépites artisanales comme le « Macaron de Sainte-Croix » sans gluten, « Stylau'bois »...

Si la population est en constante augmentation et se renouvelle, Joël Culas est conscient que l'équilibre reste fragile et que le dynamisme de la commune repose sur un tout : la présence des commerces de proximité, un service à la population efficace, des aides adaptées à une population rurale et dépendante, une ouverture sur l'extérieur pour accueillir les nouveaux arrivants et les touristes, une offre attractive pour la jeunesse... Cette dernière fait d'ailleurs partie des priorités de la municipalité pour les projets à venir : « Nous avons des demandes pour créer des infrastructures sportives et de loisirs en plein-air. » Sans parler de réflexions diverses sur les bâtiments communaux

tels que l'école, la cantine, la caserne des sapeurs-pompiers en matière thermique. « Aujourd'hui, nous travaillons encore plus pour apporter du service à la population, quelle qu'elle soit, y compris les commerçants et artisans afin qu'ils restent sur notre commune : sans commerce, c'est la mort de nos villages et du lien social créé entre les habitants. »

Lorsqu'on l'interroge sur le réaménagement des logements de la cure, et plus précisément sur celui de Gisèle, Monsieur le Maire dit ne rien regretter : « Nous sommes partis d'un constat, avons répondu à une demande grâce à des professionnels de métier et avons été suivis financièrement. Reste à poursuivre les travaux engagés au niveau des extérieurs, notamment concernant le revêtement de la cour qui gêne parfois Gisèle dans ses déplacements, et en créant une petite terrasse ombragée afin que les locataires aient un lieu de vie en commun. » A la fin de notre échange, demandant s'il souhaite rajouter autre chose, Joël Culas dit simplement : « La vie d'élu et de maire est un métier à part entière, intéressant, prenant, avec ses moments parfois difficiles mais il ne faut conserver que les bons et les réussites. »

Depuis son arrivée à la cure, Gisèle s'est achetée un fauteuil motorisé : un scooter comme elle dit. « Elle est beaucoup plus indépendante », explique sa belle-fille, à l'origine de cet achat. « J'ai toujours aimé la vitesse, en vélo, en voiture... J'avais une Opel : c'était Pégase ! » lâche-t-elle dans un rire. Trois à quatre fois par semaine, Gisèle part se promener dans le village, au bord du Solnan, en empruntant les trottoirs et chemins piétonniers aménagés dans le bourg : « Je ne regrette pas cet achat mais au début, je me suis dit que, quand même, à 88 ans, me balader avec un engin comme ça, ça ne se fait pas ! » Mais Gisèle peut désormais faire ses courses seule au village. « Je vais au café : le dimanche matin, je prends mon journal et mes viennoiseries là-bas. Je vais à la boucherie aussi. Je sonne à l'extérieur : quelqu'un vient m'ouvrir. En fonction du monde qu'il y a, j'attends ou je laisse ma note en disant passer la récupérer plus tard, mais à chaque fois, ils me l'amènent chez moi. »

« Ils », se sont Catherine, Josiane, Romuald ou Ludovic qui travaillent à la boucherie. Tous sont là depuis longtemps, ayant été embauchés par Monsieur Bouilly : après son décès brutal, **Ludovic Bourcet**, formé ici, a repris les rênes du commerce avec Madame Bouilly en 2006, puis seul en 2015. « Cela fait 27 ans que je suis dans le métier et 23 ici », lance Ludo, grand gaillard de 43 ans, marié et père de deux enfants, vivant à Condal, à une quinzaine de kilomètres de Sainte-Croix-en-Bresse. Il a été formé à Saint-Amour en boucher-charcutier ; son CAP en poche, il intègre la maison Pernin en tant que

charcutier-traiteur à Lons-le-Saunier puis a poussé la porte de la boucherie Bouilly par connaissance et n'en est plus reparti.

Lorsque l'on entre dans le petit magasin, l'odeur de boucherie traditionnelle nous envahit. « Les matins, en hiver, le bourg embaume le boudin », ajoute le Maire, le regard pétillant. En plus du commerce, ouvert du mardi au samedi, la boucherie est présente sur les marchés de la région : Louhans, bien sûr, le lundi matin mais aussi de plus petits comme à Cuiseaux et Varennes-Saint-Sauveur, pour ne pas dire confidentiels à Montpont-en-Bresse.

Même si le métier est dur et prenant, Ludo travaille encore « à l'ancienne », sélectionnant lui-même ses bêtes auprès de quelques éleveurs situés à proximité, en collaboration avec différents abattoirs locaux depuis que celui de Louhans a fermé : Bigard tue les génisses à Cuiseaux et livre le mercredi, veaux et agneaux passent par l'abattoir de Lons-le-Saunier et sont livrés par un prestataire le mardi alors que les cochons viennent de Saint-Nizier-le-Bouchoux et sont abattus à Bourg-en-Bresse. « C'est prenant mais on sait ce que l'on vend aux clients tout en conservant des prix corrects pour la qualité ! C'est du circuit-court depuis 27 ans, bien avant que l'on en parle. La confiance tient une grande place et même si les cours baissent, je paye toujours les éleveurs au même tarif. »

« A l'ancienne », le bâtiment où est implantée la boucherie l'est aussi : propriété de son ancienne patronne et associée, cette dernière n'investit pas et, dans l'arrière-boutique, le temps semble s'être arrêté dans les années 1950... « Je ne peux rien faire au niveau du bâtiment mais j'investis dans le matériel pour toujours rester aux normes et faire évoluer l'entreprise », dit Ludo, énumérant ensuite ses derniers investissements, à hauteur de 50 000 € sur cinq ans : machines à jambon, un hachoir, un cutter, un poussoir, lave-vaisselle, vitres et peintures du labo, chambres froides, etc.

La ruralité, Ludo et son équipe la vivent chaque jour. Dans la façon de travailler d'abord : « Nous sommes une vraie famille ici. Catherine et Josiane ont 60 ans l'année



prochaine et devraient partir en retraite. Je ne les force pas mais il va falloir que l'on fonctionne différemment, peut-être en embauchant un vendeur qui soit aussi boucher-charcutier, pour nous soulager, Romu et moi. J'aimerais aussi reprendre un jeune en apprentissage... Le tout en gardant cet esprit familial. »

La ruralité, ensuite, c'est leur clientèle : ici, au magasin, mais aussi sur les marchés. « Pour certains clients ne pouvant pas se déplacer, le marché est très important. Pour trouver de bons produits déjà mais aussi pour discuter, voir du monde, apprendre les nouvelles des villages voisins ». Ludo aime l'ambiance régnant sur les marchés, le fait d'être en extérieur, de rencontrer d'autres collègues et croit en leur maintien et leur utilité économique et sociale à la campagne. Par contre, il est plus dubitatif concernant ce que l'on appelait autrefois « les tournées » : « Lorsque j'ai commencé ici, on en faisait sur le secteur mais maintenant c'est différent : les gens ne sont plus chez eux la semaine, ils travaillent à l'extérieur. Cela mobilise une personne et le camion pour peu de retour finalement. J'ai répondu au questionnaire envoyé par la Communauté de Communes au sujet de la livraison à domicile d'ailleurs mais je ne suis pas certain que ce soit l'avenir. Je l'ai mis en place de manière ponctuelle pendant le confinement mais je ne pourrais pas le faire tout le temps. »

Durant le confinement dû à la Covid-19, la boucherie est restée ouverte tout en s'adaptant au contexte : horaires d'ouverture aménagées, protection en plexiglass... « Je les ai tout de suite commandées chez le voisin », Sainte-Croix-en-Bresse ayant la particularité de compter parmi ses entreprises Poly-Plex, qui conçoit des éléments en plexiglass. « On a pas attendu que l'on nous dise quoi faire ! Dans l'alimentaire, on a l'habitude, on connaît notre métier ! » Les marchés se sont maintenus également, certains ayant mis un peu plus de temps que les autres pour rouvrir ou ayant connu des changements d'implantation pour respecter les sens de circulation et gestes barrières : « Un jour, à Cuiseaux, j'ai servi Madame le Sous-Préfet. Je ne savais pas qui c'était, j'ai fait comme d'habitude, comme avec tous mes clients. C'est après que l'on m'a dit que c'était elle. »

Ludo confie avoir bien travaillé durant cette période particulière, entre les habitués qui ont continué à venir, parfois plus assidûment, et des nouveaux, venus de communes environnantes : « Certains, on ne les revoit plus, pourtant, ils nous ont bien ciré les pompes durant cette période. J'aime mon métier mais ce n'est pas très correct ! » Durant le confinement, Ludo a mis en place de nouveaux services comme la livraison à domicile sur demande ou auprès de clients qui ne pouvaient pas se déplacer : « Je l'ai fait pour rendre service à mes clients et n'ai jamais facturé les déplacements ou augmenté mes tarifs. Pour moi, c'est notre rôle de commerçants de proximité. » Sur les

marchés, il proposait également à ses fidèles clients de passer commande un peu avant afin d'anticiper les paiements et limiter les contacts : « Tout cela nous a demandé du boulot mais c'est normal. Au début, j'ai dû mettre au chômage partiel mes deux vendeuses, à contrecœur puis nous avons repris. Pour remercier l'équipe, je leur ai donné une prime : je n'ai pas attendu que Monsieur Macron en parle ou nous dise de le faire ! »

Dans le métier depuis toujours, Ludo croit en l'avenir de ce dernier : « Il faut bosser et proposer de la qualité, c'est tout. Plus généralement, nous, les petits commerçants sommes peu aidés et en voie de disparition. Tu te rends compte qu'il ne reste qu'une ou deux boucheries-charcuteries traditionnelles dans une ville comme Bourg-en-Bresse ! » Si être boucher-charcutier en milieu rural relève du sacerdoce, Ludo, comme Monsieur le Maire, a bien conscience de la fragilité du milieu économique rural : « A Sainte-Croix, on a la chance d'être plusieurs commerçants au bourg, de bien s'entendre et de travailler ensemble mais il faut se serrer les coudes : si on ne fait pas ça, on fait le bonheur des grandes surfaces. »

Durant la discussion, Ludo évoque à plusieurs reprises le Syndicat de la boucherie : il y est très attaché et apprécie la disponibilité des équipes, les conseils apportés tant sanitaires qu'administratifs. « Quand il a fallu mettre aux normes pour l'accessibilité, en plus de l'aide de la mairie, j'ai eu celle du Syndicat. Je n'ai pas pu agrandir la porte afin de la rendre accessible alors on a mis en place le système de sonnette : il n'y a que Gisèle qui s'en sert. » Durant le confinement, Ludo appelait régulièrement l'antenne départementale à Givry pour faire remonter ses impressions et la réalité du terrain : « Nous avons une réelle écoute et sommes là aussi pour leur apporter notre regard : c'est du donnant-donnant. » Le Syndicat met également en place des actions de promotion autour de la viande française en mettant à la disposition des boucheries et de leur clientèle affiches, recettes, décorations diverses : « On devait faire quelque chose pour le veau de la Pentecôte cette année... Du coup, on fera une action fin septembre sur autre chose », dit-il avec le sourire, sourire qui ne le quitte d'ailleurs jamais malgré des journées de quinze heures et des semaines de six jours.

Lorsque l'on demande à Ludo où il se voit dans quelques années, la réponse est nette : « Ici ! ». Et si on lui proposait d'échanger son commerce actuel contre une boucherie bien exposée, en ville ?... « Ah non, je resterais là ! » Ludo a néanmoins un souhait : « J'en ai parlé au maire d'ailleurs... J'aimerais que la commune installe un nouveau local commercial au bourg pour que je puisse m'y installer et être plus à l'aise qu'ici, que ce

soit plus pratique pour nous comme pour la clientèle. C'est ce qu'ils ont fait à Varennes-Saint-Sauveur, à Branges... Je ne suis pas bien exigeant... » A bon entendeur...

Lors de son changement de résidence, Gisèle a également changé d'auxiliaires de vie, non qu'elle ait été mécontente de l'ADMR, l'association d'Aide à Domicile en Milieu Rural, qui s'occupait d'elle mais l'organisation des plannings était aléatoire, le personnel changeant et les levers tardifs. Ayant eu écho de la création de la structure indépendante « Fleur de vie » à Varennes-Saint-Sauveur par Sara Basset, Gisèle l'a contactée : « J'en suis bigrement contente. Sara est très maniaque et elle commence chez moi : à 6h, je démarre ma journée ! »

Dans les petits locaux de « Fleur de vie », à Varennes-Saint-Sauveur, l'heure est à la bonne humeur en ce jour de pluie : musique rythmée à fond et larges sourires que l'on devine derrière les masques que portent Sara et sa fille Vanessa.

Sara a créé « Fleur de vie » en 2016 : « Le nom de l'entreprise a été l'idée de ma fille aînée qui faisait des études de commerce », symbole universel sacré de revitalisation permanente, c'est un élément essentiel de la pensée de Sara.

Comptable de formation, elle s'est essayée à plusieurs métiers sans passion. Un jour, l'une de ses voisines, Odette, lui demande un petit coup de main pour l'aider à entretenir sa maison, son mari étant malade : elle commence ainsi, simplement, touchée par les difficultés rencontrées par des personnes proches d'elle et dont elle ne se doutait pas. L'idée de proposer un service d'aide à la personne a germé dans la tête de Sara. Sans formation particulière, elle intègre l'ADMR afin de pallier ses manques mais elle se retrouve vite sur le terrain, dans des situations auxquelles elle ne s'attendait pas : « Le fond me plaisait mais pas la façon de le faire donc j'ai suivi des formations, me suis intéressée au service à domicile notamment au niveau des soins mais au sens large, pas uniquement pour faire des toilettes : pour vraiment être en adéquation avec les personnes et leurs besoins. C'est ce qui m'intéressait alors qu'il y a quinze ans, il n'y avait pas toutes les pathologies que nous connaissons maintenant, à domicile. » Touchant à tout mais surtout à l'écoute des personnes qu'elle aide, elle



s'aperçoit très vite d'un manque existant en milieu rural en terme d'aide à la personne et après quelques années d'activité, elle quitte la structure ADMR et se lance seule en intégrant le dispositif des chèques emplois services. Les demandes augmentant, elle crée une micro-société afin d'embaucher une personne pour l'aider : « De fil en aiguille, la société en née mais les démarches ont été très longues et difficiles. J'ai eu des périodes de doute également mais il faut être sûr de soi pour entrer dans ce métier lié à l'humain. Aujourd'hui je ne regrette rien même si, à mon sens, je l'ai fait un peu tard car j'avais déjà passé la quarantaine. Comme je le dis souvent, je crois que ce métier m'a choisi. »

Aujourd'hui, la structure compte quinze salariées se déplaçant chez des particuliers dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour de Varennes-Saint-Sauveur : « Je reçois des CV tous les jours mais je suis très exigeante sur les compétences. Je veux des collaboratrices qui aient des bases en soin médical, qui soient prêtes à apprendre, à se former, à apporter de nouvelles expériences et surtout, à l'écoute des bénéficiaires. Mon objectif n'est pas d'accroître notre clientèle mais d'avoir du personnel qui soit en adéquation avec les besoins des personnes : c'est le plus important. » Sara insiste sur le fait que bien que travaillant à domicile, toutes ses salariées échangent énormément entre elles afin de toujours avoir un suivi sur l'état de santé et les besoins des bénéficiaires. Les échanges sont également nombreux avec les infirmières et les médecins pour qui les auxiliaires de vie sont de précieux référents : « Nous pourrions très bien ne pas le faire mais ce n'est pas ma volonté. Pour moi, la coordination est très importante en milieu rural. »

Plus d'une centaine de personnes privilégient des services de « Fleur de vie » aujourd'hui : « Nous sommes désormais connues et référencées auprès des infirmières du secteur ainsi qu'auprès des services administratifs. La prise en charge des frais est la même que pour n'importe quelle structure publique ou associative, via l'APA, la MSA, la CARSAT et les mutuelles. » « On vient vers nous par bouche-à-oreille », complète Vanessa. Le bouche-à-oreille : en milieu rural, l'une des meilleures communications comme le dit également Ludo, le boucher de Sainte-Croix-en-Bresse.

La particularité et la renommée, de « Fleur de vie » résident dans la personnalisation des services proposés en fonction de la pathologie mais aussi de la personnalité des bénéficiaires : « On rentre dans leur vie. Nous ne sommes pas un EHPAD ou un établissement hospitalier : nous apportons un service. C'est à nous de nous mettre au service des gens en adaptant leurs besoins : ménage, soins, écoute, accompagnement.



C'est important de passer simplement un petit moment avec ces personnes, surtout en milieu rural où la population est dispersée. Certaines personnes ne voient que nous dans la journée : on ne peut pas les mettre dans un coin et faire ce que l'on a à faire, non ! On apporte aussi une présence, nous sommes là pour échanger et apporter notre-savoir-faire tout en gardant à l'esprit que nous sommes chez eux : c'est ce qui est important, j'y tiens ! »

Née au Havre, Sara est bien implantée à Varennes-Saint-Sauveur et ne se voit pas proposer ses services ailleurs : « Notre activité correspond à un réel besoin en milieu rural et si j'étais restée en ville, je ne pense pas avoir eu l'idée de développer une telle structure. Nous sommes présentes pour accompagner au mieux et le plus longtemps des personnes âgées chez elles. Lorsque l'on sent que cela devient compliqué pour la personne et que nous arrivons au bout de ce que nous pouvons apporter, nous en informons les familles et essayons de les accompagner au mieux. Par contre, je suis souvent en colère de voir l'image négative qui est donnée du service à domicile en général : cela ne reflète pas la réalité et tout le côté positif de notre activité. C'est bien plus que donner un coup de balai et dépoussiérer les meubles : il faut revaloriser ce métier », s'insurge-t-elle. De même, Sara regrette le manque d'anticipation quant aux formations proposées actuellement sur les nouvelles pathologies et leurs évolutions afin de mieux les gérer avant l'intervention du service médical. « Par contre, nous sommes bien épaulées par la Médecine du Travail qui nous envoie pas mal d'informations, nous propose des formations et des aides notamment en cas de besoins psychologiques. C'est très important car nous côtoyons des personnes pouvant présenter de lourdes pathologies, nous sommes confrontées au décès aussi... C'est aussi pour cela que les intervenantes effectuent des roulements auprès des bénéficiaires afin que ce ne soit pas toujours les mêmes auxiliaires qui soient confrontées aux mêmes situations. Il faut que l'on se protège aussi pour continuer à pouvoir bien faire notre travail. »

Consciente de l'évolution de son métier et de sa nécessaire généralisation en milieu rural, Sara a des projets plein la tête, à commencer par l'agrandissement de ses locaux afin de pouvoir accueillir au mieux ses bénéficiaires : « Dès cet hiver, nous serons au milieu du bourg, propriétaires, avec plus de place et bien plus d'accessibilité, juste à côté de l'ancien restaurant que mon compagnon souhaite reprendre : nous pourrions également proposer des services de restauration à domicile. J'aurais également aimé mettre en place une mini-crèche car il y avait un réel manque sur notre secteur mais l'ADMR l'a fait avant moi, et bien fait. »

Durant notre discussion, Gisèle est là : la page du journal dont elle faisait la une pour la confection des masques est accrochée au mur dans les bureaux de « Fleur de vie ». « C'est notre mascotte Gisèle ! C'est une personne singulière. » « Nous nous rendons chez tous nos bénéficiaires avant de commencer à travailler ensemble : Madame Boulay nous a bien montré l'envers du décor dès le premier rendez-vous », ajoute Vanessa sous les rires de Sara. Et au final, c'est génial ! C'est une personne qui apporte le sourire et qui sait mettre à l'aise : nous avons eu l'impression de la connaître depuis longtemps dès le premier rendez-vous, ce qui n'est pas toujours le cas, même lorsque l'on connaît les personnes car en milieu rural, on nous connaît ou au moins la famille. » « C'est vrai... J'ai commencé ce matin chez elle : c'est bénéfique pour ma journée... Si jamais on a un petit coup de mou, c'est elle qui nous redonne le moral. C'est un échange, et un échange nécessaire », conclut Sara.

Bien qu'elle soit en fauteuil roulant, pour Sara, Gisèle ne fait pas partie des personnes présentant de lourdes pathologies : « Elle a envie de faire, elle se donne de la peine : elle a la volonté et le moral. Notre travail est là aussi pour qu'elle continue dans ce sens-là, faire en sorte qu'elle conserve cette autonomie et cet état d'esprit pour qu'elle puisse rester le plus longtemps à domicile. D'autant qu'elle a l'avantage d'avoir un espace de vie dédié à son handicap. »

Sara est très reconnaissante de l'aide apportée par Gisèle quant à la confection de matériel durant la crise de la Covid : « Elle a été d'une grande utilité, pour nous mais aussi d'autres services de santé, et ce malgré son handicap. Encore aujourd'hui, je ne sais pas comment la remercier. »

Ouverte d'esprit, Gisèle a accepté cet échange pour une raison : « Etre utile à des personnes comme moi et leur donner l'envie de se battre ».



Entretiens et rédaction : Adeline, Cueilleuse de mémoires
Photographies : Olivier Draussin, CAUE du Jura
Septembre 2020

